

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu; Le fiancé d'une étoile (suite et fin). — VARIÉTÉS : Georges d'Amboise; Oiseaux d'ornement nouvellement acclimatés.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

FRANÇOIS LE BOSSU.

Commencement d'amitié.

Christine était venue passer la journée chez sa cousine Gabrielle; elles travaillaient toutes deux avec ardeur dans la chambre de Gabrielle, pour habiller une

poupée que Mme de Cémiane, mère de Gabrielle et tante de Christine, venait de lui donner; elles avaient taillé une chemise et un jupon lorsqu'un domestique entra.

« Mesdemoiselles, Mme de Cémiane vous demande au jardin, sur la terrasse couverte.

GABRIELLE. Faut-il y aller tout de suite? Y a-t-il quelqu'un?

LE DOMESTIQUE. De suite, mademoiselle; il y a un monsieur avec madame.

GABRIELLE. Allons, Christine, viens.

CHRISTINE. C'est ennuyeux! Je ne pourrai pas habiller ma poupée, qui est nue et qui a froid.



Vous voudrez bien m'embrasser. (Page 74, col. 1.)

GABRIELLE. Que veux-tu? Il faut bien aller rejoindre maman, puisqu'elle nous fait demander.

CHRISTINE. Moi, seule à la maison, je ne pourrai pas l'habiller; je ne sais pas travailler. Mon Dieu! que je suis malheureuse de ne savoir rien faire.

GABRIELLE. Pourquoi ne demanderais-tu pas à ta bonne de lui faire une robe?

CHRISTINE. Ma bonne ne voudra pas; elle ne fait jamais rien pour m'amuser.

GABRIELLE. Comment faire, alors?... Si je t'en faisais une?

— Toi? tu pourrais? dit Christine en relevant la tête et en souriant.

GABRIELLE. Je crois qu'oui; j'essayerai toujours.

CHRISTINE. Tout de suite?

GABRIELLE. Non, pas tout de suite, puisque maman nous attend pour promener; mais, quand nous serons revenues, nous travaillerons à ta robe.

CHRISTINE. Mais, en attendant, ma pauvre fille a froid.

GABRIELLE. Je vais l'envelopper dans ce vieux petit manteau; tu vas voir; donne-la-moi.

Gabrielle prend la poupée, l'enveloppe de son mieux et la met dans un fauteuil.

GABRIELLE. Là! elle est très-bien! Viens, à présent; maman nous attend. Dépêchons-nous.

Christine embrasse Gabrielle, qui l'entraîne hors de la chambre; elles arrivent en courant à une allée couverte où se promenait leur maman avec un monsieur et un petit garçon qui était un peu en arrière.

Gabrielle et Christine le regardent avec surprise. Il était un peu plus grand qu'elles, gros, d'une tournure singulière; sa figure était jolie, ses yeux doux et intelligents; il avait une physionomie très-agréable, mais l'air craintif et embarrassé.

Christine s'approche, lui prend la main :

« Viens, mon petit, jouer avec nous; veux-tu? »

L'enfant ne répond pas; il regarde d'un air timide Gabrielle et Christine.

« Est-ce que tu es sourd, mon petit? demanda Gabrielle amicalement.

— Non, répondit l'enfant à voix basse.

GABRIELLE. Et pourquoi ne parles-tu pas? Pourquoi ne viens-tu pas avec nous?

L'ENFANT. Parce que j'ai peur que vous ne vous moquiez de moi comme les autres.

GABRIELLE. Nous moquer de toi? Et pourquoi cela? Pourquoi les autres se moquent-ils de toi?

— Vous ne voyez donc pas? dit le petit garçon en relevant la tête et les regardant avec surprise.

GABRIELLE. Je te vois, mais je ne comprends pas pourquoi on se moque de toi. Et toi, Christine, vois-tu quelque chose?

CHRISTINE. Non, pas moi; je ne vois rien.

— Alors, vous voudrez bien m'embrasser et jouer avec moi, dit le petit garçon en souriant et en hésitant encore.

— Certainement, » s'écrièrent les deux cousines en l'embrassant de tout leur cœur.

Le petit garçon semblait si heureux, que Gabrielle et Christine se sentirent aussi toutes joyeuses. Au moment où ils s'embrassaient tous les trois, la maman et le monsieur se retournèrent. Ce dernier poussa une exclamation joyeuse.

« Ah! les bonnes petites filles! Ce sont les vôtres, madame? Elles veulent bien embrasser mon pauvre François! Pauvre enfant! il en a l'air tout heureux!

MME DE CÉMIANE. Pourquoi donc paraissez-vous surpris que ma fille et ma nièce accueillent bien votre petit François? Je m'étonnerais du contraire.

M. DE NANCÉ. Je serais bien heureux, madame, que tout le monde pensât comme vous; mais l'infirmité de mon pauvre enfant le rend si timide! Il est si habitué à se voir l'objet des railleries et de l'aversion de tous les enfants, qu'il doit être heureux de se voir fêté et embrassé par vos bonnes et charmantes petites filles.

— Pauvre enfant! » dit Mme de Cémiane en le regardant avec attendrissement.

Les enfants s'étaient rapprochés. Gabrielle et Christine tenaient chacune une main du petit garçon qu'elles faisaient courir, et qui riait de tout son cœur de cette course forcée.

GABRIELLE. Maman, le petit garçon nous a dit qu'on se moquait de lui et que personne ne voulait l'embrasser. Pourquoi? il est très-bon et très-gentil.

Mme de Cémiane ne répondit pas; le petit François la regardait avec anxiété; M. de Nancé soupirait et se taisait également.

CHRISTINE. Monsieur, pourquoi se moque-t-on du petit garçon?

M. DE NANCÉ. Parce que le bon Dieu a permis qu'il

fût bossu à la suite d'une chute, mes enfants; et il y a des gens assez méchants pour se moquer des bossus, ce qui est très-mal.

GABRIELLE. Certainement, c'est très-mal; ce n'est pas sa faute s'il est bossu, et il est très-bien tout de même.

— Où donc est-il bossu? Je ne vois pas, dit Christine en tournant autour de François.

Le pauvre François était rouge et inquiet pendant cette inspection de Christine.

« Mon Dieu! mon Dieu! pensait-il, si elle voit ma bosse, elle fera comme les autres, elle se moquera de moi! »

Mme de Cémiane était embarrassée pour faire finir Christine sans que M. de Nancé s'en aperçût. Gabrielle commençait aussi à examiner le dos de François, lorsque Christine s'écria :

« Voilà! voilà! je vois! C'est là, sur le dos! Vois-tu, Gabrielle?

GABRIELLE. Oui, je vois; mais ce n'est rien du tout. Pauvre garçon! tu croyais que nous nous moquerions de toi? Ce serait bien méchant! Tu n'as plus peur, n'est-ce pas? Comment t'appelles-tu?

FRANÇOIS. Je m'appelle François; maman est morte; je ne l'ai jamais vue, et voilà papa avec votre maman.

CHRISTINE. Comment, c'est ce monsieur qui est ton papa?

M. DE NANCÉ. Pourquoi cela vous étonne-t-il, ma bonne petite?

CHRISTINE. Parce que vous êtes très-grand et lui est si petit, vous êtes maigre et lui est si gras.

MME DE CÉMIANE. Quelle bêtise tu dis, Christine! Est-ce qu'un enfant est jamais grand comme son papa? Si vous alliez vous amuser avec François, ce serait mieux que de rester là à dire des niaiseries.

M. DE NANCÉ. Laissez-moi vous embrasser, mes bonnes petites filles; je vous remercie de tout mon cœur d'être bonnes pour mon pauvre petit François.

M. de Nancé embrassa à plusieurs reprises Gabrielle et Christine, et il alla rejoindre Mme de Cémiane. Les enfants, de leur côté, entrèrent dans le bois pour ramasser des fraises.

CHRISTINE. Tiens, François, viens par ici; voici une bonne place; regarde que de fraises! Prends, prends tout.

FRANÇOIS. Merci, ma petite amie. Comment vous appelez-vous toutes deux?

GABRIELLE. Je m'appelle Gabrielle.

CHRISTINE. Et moi, Christine.

FRANÇOIS. Quel âge avez-vous?

GABRIELLE. Moi j'ai sept ans, et Christine, qui est ma cousine, a six ans. Et toi, quel âge as-tu?

— Moi.... j'ai.... déjà dix ans, répondit François en rougissant.

GABRIELLE. C'est beaucoup dix ans! C'est plus que Bernard.

FRANÇOIS. Qui est Bernard?

GABRIELLE. C'est mon frère. Il est très-bon! Je l'aime beaucoup. Il n'est pas ici à présent; il prend une leçon chez M. le curé.

FRANÇOIS. Ah! Moi aussi je dois aller prendre des leçons chez M. le curé, tout près d'ici, à DRUNY.

GABRIELLE. C'est comme Bernard; il va aussi à Druny. Tu es donc près de Druny?

FRANÇOIS. Tout près! Il faut dix minutes pour aller de chez nous chez le curé.

GABRIELLE. Pourquoi n'es-tu jamais venu nous voir?

FRANÇOIS. Parce que je ne demeurais pas ici; papa était en Italie pour ma santé; les médecins disaient que je deviendrais droit et grand en Italie; et, au contraire, je suis plus bossu qu'avant, ce qui me chagrine beaucoup.

GABRIELLE. Écoute, François, ne pense pas à cela; je t'assure que tu es très-gentil; n'est-ce pas, Christine?

CHRISTINE. Je l'aime beaucoup, il a l'air si bon!

Toutes deux embrassèrent François, qui riait et qui avait l'air heureux; et tous les trois se mirent à cueillir des fraises. Gabrielle et Christine eurent toujours soin de désigner les meilleures places à François, pour qu'il se fatiguât moins à chercher. Au bout d'un quart d'heure, ils avaient rempli un petit panier que Gabrielle tenait à son bras.

« A présent, nous allons manger, dit Gabrielle en s'essuyant le front. Il fait chaud, cela nous rafraichira. Tiens, François, assois-toi là, sous le sapin, près de moi, et toi, Christine, mets-toi de l'autre côté; c'est François qui va partager. »

FRANÇOIS. Et dans quoi les mettrons-nous? nous n'avons pas d'assiettes.

GABRIELLE. Nous allons en avoir tout à l'heure. Que chacun prenne une grande feuille de châtaignier; en voici trois. »

Chacun prit sa feuille, et François commença le partage; les petites filles le regardaient faire. Quand il eut fini :

« C'est très-mal partagé, dit Gabrielle; tu nous as presque tout donné; il t'en reste à peine. »

— Tiens, mon bon petit, en voici des miennes, dit Christine en versant une part de ses fraises dans la feuille de François.

— Et en voilà des miennes, dit Gabrielle en faisant comme Christine.

FRANÇOIS. C'est trop, beaucoup trop, mes bonnes amies.

GABRIELLE. Du tout, c'est très-bien; mangeons.

FRANÇOIS. Comme vous êtes bonnes! Quand je suis avec d'autres enfants, ils prennent tout et ne m'en laissent presque pas. »

Paolo.

Les enfants finissaient de manger leurs fraises et ils sortaient du bois, quand ils virent arriver un jeune homme de dix-huit à vingt ans qui tenait son chapeau à la main, et qui saluait à chaque pas en s'approchant des enfants. Puis il resta debout devant eux, sans parler.

Les enfants le regardaient et ne disaient rien non plus.

« Signorina, signor, me voilà, » dit le jeune homme saluant encore.

Les enfants saluèrent, un peu effrayés.

« Sais-tu qui c'est? dit François à l'oreille de Gabrielle.

GABRIELLE. Non; j'ai peur. Si nous nous sauvions!

— Signorina, signor, ze souis venu; me voici, » recommença l'étranger saluant toujours.

Pour toute réponse, Gabrielle prit la main de Christine et se mit à courir en criant :

« Maman, maman, un monsieur! »

Elles ne tardèrent pas à rencontrer Mme de Cémiane

et M. de Nancé qui les avaient entendues crier, et qui accouraient aussi craignant quelque accident.

« Qu'y a-t-il? Où est François? demanda M. de Nancé avec anxiété.

— Là, là, dans le bois, avec un monsieur fou qui va lui faire du mal, » dit Christine toute essoufflée.

M. de Nancé partit comme une flèche et aperçut François debout et souriant devant l'étranger, qui se mit à saluer de plus belle.

M. DE NANCÉ. Qui êtes-vous, monsieur? Que voulez-vous?

L'ÉTRANGER, *saluant*. Moi, zé souis invité de venir sé signor conte. C'est vous, signor Cémiane?

M. DE NANCÉ. Non, ce n'est pas moi, monsieur; mais voici Mme de Cémiane.

L'étranger s'approcha de Mme de Cémiane, recommença ses saluts, et répéta la phrase qu'il venait de dire à M. de Nancé.

MME DE CÉMIANE. Mon mari est absent, monsieur, il va rentrer; mais veuillez me dire votre nom, car je ne crois pas avoir encore reçu votre visite.

— Moi, Paolo Peronni, et voilà oune lettre de signor conte Cémiane.

Il tendit à Mme de Cémiane une lettre qu'elle parcourut en réprimant un sourire.

« Ce n'est pas l'écriture de mon mari, dit-elle.

PAOLO. Pas écriture! Alors, quoi faire? Il invite à dîner, et moi, povéro Paolo, z'étais très-satisfait. Z'ai marché fort; z'avais peur de venir tard. Quoi faire?

MME DE CÉMIANE. Il faut rester à dîner avec nous, monsieur; vos amis ont voulu sans doute vous jouer un tour, et vous le leur rendrez en dinant ici et en faisant connaissance avec nous.

PAOLO. Ça est bon à vous; merci, madame; moi, ze souis pas depuis longtemps ici; moi, ze connais personne. »

Le jeune homme raconta comme quoi il était médecin, Italien, échappé à un affreux massacre du village de Liepo, qu'il défendait avec deux cents jeunes Milanais contre Radetzki.

« Eux sont restés presque tous toués, coupés en morceaux; moi, zé mé souis sauvé en me zétant sous les amis morts; quand la nuit est venue, moi ramper, ramper longtemps, et puis ze me souis levé debout et z'ai couru, couru; le zour, ze souis cacé dans les bois, z'ai manzé les fruits des oiseaux; et la nuit courir encore zousqu'à Zènes; pouis z'ai marcé et z'ai dit : *Italiano!* et les amis m'ont donné du pain, des viandes, oune lit; et moi ze souis arrivé en vaisseau en bonne France; les bons Français ont donné tout et m'ont amené ici à Arzentan; et moi, ze connais personne, et quand est arrivée oune lettre du signor conté Cimiano, moi z'étais content, et les camarades de rire et susso-ter, et un me dit : « Va pas, c'est pour rire; » mais moi, z'ai pas écouté et z'ai fait deux lieues en oune heure; et voilà comment Paolo est venu zousqu'ici. ... Vous riez comme les camarades; c'est drôle, pas vrai? »

Mme de Cémiane riait de bon cœur; M. de Nancé souriait et regardait le pauvre Italien avec un air de profonde pitié.

« Pauvre jeune homme! dit-il avec un soupir. Et où sont vos parents?

— Mes parents?... »

Et le visage du jeune homme prit une expression terrible.

« Mes parents, morts, toués par les féroces Autrichiens; fusillés avec les sœurs, frères, amis, dans les maisons à eux! Tout est brûlé! et avant, battus, pour les punir eux, parce que moi, Italien, z'ai allé avec les amis pour touer les Autrichiens méssants et barbares. Voilà l'Autriche! voilà le Radetzki¹!

MME DE CÉMIANE. Pauvre garçon! C'est affreux!

M. DE NANCÉ. Malheureux jeune homme! Être ainsi sans parents, sans patrie, sans fortune! Mais il faut avoir courage. Tout s'arrangera avec l'aide de Dieu; ayons confiance en lui, mon cher monsieur. Courage! Vous voyez que vous voilà chez Mme de Cémiane sans savoir comment. C'est un commencement de protection. Tout ira bien; soyez tranquille. »

Le pauvre Paolo regarda M. de Nancé d'un air sombre et ne répondit pas; il ne parla plus jusqu'au retour au château.

Les enfants restèrent un peu en arrière pour ne pas se trouver trop près de ce Paolo qui inspirait aux petites filles une certaine terreur.

« Qu'est-ce qu'il disait donc des Autrichiens? demanda Christine. Il avait l'air si en colère.

GABRIELLE. Il disait que les Italiens brûlaient des Autrichiens, et que ses sœurs battaient... leurs habits, je crois; et puis qu'ils tuaient tout, même les parents et les maisons.

CHRISTINE. Qui tuait?

GABRIELLE. Eux tous.

CHRISTINE. Comment eux tous? Qu'est-ce qu'ils tuaient? Et pourquoi les sœurs battaient-elles les habits? Je ne comprends pas du tout.

GABRIELLE. Tu ne comprends rien, toi. Je parie que François comprend.

FRANÇOIS. Oui, je comprends, mais pas comme tu dis. C'est les Autrichiens qui tuaient les pauvres Italiens, et qui brûlaient tout, et qui ont tué les parents et les sœurs de l'homme et ont brûlé sa maison. Comprends-tu, Christine?

CHRISTINE. Oui, très-bien; parce que tu dis très-bien; mais Gabrielle disait très-mal.

GABRIELLE. Ce n'est pas ma faute si tu es bête et que tu ne comprends rien. Tu sais bien que ta maman te dit toujours que tu es bête comme une oie. »

Christine baissa la tête tristement et se tut. François s'approcha d'elle et lui dit en l'embrassant :

« Non, tu n'es pas bête, ma petite Christine. Ne crois pas ce que te dit Gabrielle.

CHRISTINE. Tout le monde me dit que je suis laide et bête, je crois qu'ils disent vrai. »

Et une larme coula le long de sa joue.

GABRIELLE, l'embrassant. Pardon, ma pauvre Christine, je ne voulais pas te faire de peine; j'en suis fâchée; non, non, tu n'es pas bête; pardonne-moi, je t'en prie.

Christine sourit et rendit à Gabrielle son baiser. La cloche sonna pour le dîner, et les enfants coururent à la maison pour se nettoyer et arranger leurs cheveux.

Le dîner se passa gaiement, grâce à l'aventure de l'Italien, que Mme de Cémiane avait présenté à son

mari, et à l'appétit vorace du pauvre Paolo, qui ne se laissait pas oublier. Quand le rôti fut servi, il n'avait pas encore fini l'énorme portion de fricassée de poulet qui débordait son assiette. Le domestique avait déjà passé autour de la table et avait servi à tout le monde un gigot juteux et appétissant pendant que Paolo avalait sa dernière bouchée de poulet; il regardait le gigot avec inquiétude; il le dévorait des yeux, espérant toujours qu'on lui en donnerait. Mais, voyant le domestique s'apprêter à passer un plat d'épinards, il rassembla son courage, et, s'adressant à M. de Cémiane, il dit d'une voix émue :

« Signor comte, voulez-vous m'offrir zigot, s'il vous plaît?

— Comment donc! très-volontiers, » répondit le comte en riant.

Mme de Cémiane partit d'un éclat de rire; ce fut le signal d'une explosion générale. Paolo regardait d'un air ébahi,

riaient aussi sans savoir pourquoi, et mangeait tout en riant; excité par la gaieté, par les rires des enfants, il rit si fort qu'il s'étrangla; une bouchée trop grosse ne passait pas. Il devint rouge, puis violet; ses veines se gonflaient, ses yeux s'ouvraient démesurément. François, qui était à sa gauche, voyant sa détresse, se précipita vers lui, et introduisant ses doigts dans la bouche ouverte de Paolo, en retira une énorme bouchée de gigot. Immédiatement tout rentra dans l'ordre; les yeux, les veines, le teint reprirent leur aspect ordinaire; l'appétit revint plus vorace que jamais. Les rires avaient cessé devant l'angoisse de l'étrangement; mais ils reprirent de plus belle, quand Paolo, se tournant la bouche pleine vers François, lui saisit



Signorina, signor, me voilà. (Page 75, col. 1.)

1. Maréchal autrichien, célèbre par la répression cruelle de la révolte des Lombards en 1840.

la main, la baisa à plusieurs reprises. « Bon signorino ! Pauvre petit ! tou m'as sauvé la vie, et moi ze te ferai grand comme ton père. Quoi ! c'est ça ? ajouta-t-il en passant sa main sur la bosse de François. Pas beau, pas zoli. Ze sous médecin ; tout partira. Sera droit comme papa. »

Et il se remit à manger sans plus parler à personne ; il se garda bien de rire jusqu'à la fin du diner.

Bernard avait aussi fait connaissance avec François avant le diner.

« Je suis bien fâché de n'avoir pas pu rentrer plus tôt, dit Bernard. J'étais chez le curé ; j'y vais tous les jours prendre une leçon.

FRANÇOIS. Et moi aussi je dois aller chez le curé pour apprendre le latin. Je suis bien content que tu y ailles. Nous nous verrons tous les jours.

BERNARD. J'en suis bien aise aussi ; nous ferons les mêmes devoirs, probablement.

FRANÇOIS. Je ne crois pas ; quel âge as-tu ?

BERNARD. Moi, j'ai huit ans.

FRANÇOIS. Et moi dix ans.

BERNARD. Dix ans ! Comme tu es petit ! »

François baissa la tête, rougit et se tut.

Peu de temps après qu'on fut sorti de table, on vint annoncer à Christine que sa bonne venait la chercher pour la ramener à la maison. Christine lui fit demander si elle pouvait rester encore un quart d'heure pour emporter sa poupée vêtue de la robe que lui faisait Gabrielle ; mais, habituée à la sévérité de sa bonne, elle se disposa à partir et à dire adieu à sa tante et à son oncle.

GABRIELLE. Attends un peu, Christine ; je vais finir la robe dans dix minutes.

CHRISTINE. Je ne peux pas ; ma bonne attend.

GABRIELLE. Qu'est-ce que ça fait ? Elle attendra un peu.

CHRISTINE. Mais maman me gronderait et ne me laisserait plus venir.

GABRIELLE. Ta maman ne le saura pas.

CHRISTINE. Oh oui ! ma bonne lui dit tout.

La tête de la bonne apparut à la porte.

« Allons donc, Christine, dépêchez-vous ? »

CHRISTINE. Me voici, ma bonne, me voici ! »

Christine courut à sa tante pour dire adieu. François et Bernard voulurent l'embrasser ; ils n'eurent pas le temps ; la bonne entra dans le salon.

LA BONNE. Christine, vous ne voulez donc pas venir ? Il est tard ; votre maman ne sera pas contente.

CHRISTINE. Me voici, ma bonne, me voici !

GABRIELLE. Et ta poupée ? Tu la laisses ?

— Je n'ai pas le temps, répondit tout bas Christine effarée ; finis sa robe, je t'en prie ; tu me la donneras quand je reviendrai.

La bonne prit le bras de Christine, et, sans lui donner le temps d'embrasser Gabrielle, elle l'emmena hors du salon. La pauvre Christine tremblait ; elle craignait beaucoup sa bonne, qui était injuste et méchante. La

bonne la poussa dans la cariole qui venait la chercher, y monta elle-même ; la cariole partit.

Christine pleurait tout bas ; la bonne la grondait, la menaçait en allemand, car elle était allemande.

LA BONNE. Je dirai à votre maman que vous avez été méchante ; vous allez voir comme je vous ferai gronder.

CHRISTINE. Je vous assure, ma bonne, que je suis venue tout de suite. Je vous en prie, ne dites pas à maman que j'ai été méchante ; je n'ai pas

voulu vous désobéir, je vous assure.

LA BONNE. Je le dirai, mademoiselle ; et, de plus, que vous êtes menteuse et raisonneuse.

CHRISTINE, pleurant. Pardon, ma bonne ; je vous en prie, ne dites pas cela à maman, parce que ce n'est pas vrai.

— Allez-vous bientôt finir vos pleurnicheries ? Plus vous serez méchante et maussade, plus j'en dirai.

Christine essuya ses yeux, retint ses sanglots, étouffa ses soupirs, et, après une demi-heure de route, ils arrivèrent au château des Ormes, où demeuraient les parents de Christine. La bonne l'entraîna au salon ; M. et Mme des Ormes étaient ; elle la fit entrer de force. Christine restait près de la porte, n'osant parler. Mme des Ormes leva la tête.

« Approchez, Christine ; pourquoi restez-vous à la porte comme une coupable ? Mina, est-ce que Christine a été méchante ? »

MINA. Comme à l'ordinaire, madame ; madame

sait bien que Mlle Christine ne m'écoute presque jamais.

CHRISTINE, pleurant. Ma bonne, je vous assure....

MME DES ORMES. Laissez parler votre bonne. Qu'a-t-elle fait, Mina ?

MINA. Elle ne voulait pas revenir, madame ; après m'avoir fait longtemps attendre, elle se débattait encore pour rester avec sa cousine ; il a fallu que je l'entraînasse de force. »



Il introduisit ses doigts dans la bouche de Paolo. (P. 76, col. 2.)



Elle pleurait tout bas. (Page 78, col. 1.)

Mme des Ormes s'était levée; elle s'approcha de Christine.

MME DES ORMES. Vous m'aviez promis d'être sage, Christine?

CHRISTINE. Je.... vous assure.... maman.... que j'ai été.... sage.... répondit la pauvre Christine en sanglotant.

— Oh! mademoiselle, reprit la bonne en joignant les mains, ne mentez pas ainsi! C'est bien vilain de mentir, mademoiselle.

MME DES ORMES, à Christine. Ah! vous allez encore mentir comme vous faites toujours! Vous voulez donc le fouet?

M. des Ormes, qui n'avait rien dit jusque-là, s'approcha de sa femme.

M. DES ORMES. Ma chère, je demande grâce pour Christine. Si elle a été désobéissante, elle ne recommencera pas....

MME DES ORMES. Comment, si? Mina s'en plaint continuellement et ne peut pas en venir à bout.... à ce qu'elle dit.

M. DES ORMES, avec impatience. Mina, Mina!... Avec nous, Christine est toujours parfaitement sage; elle obéit avec la docilité d'un chien d'arrêt.

MME DES ORMES. Parce qu'elle a peur d'être punie. Voyons, Mina, vous m'ennuiez avec vos plaintes continues; vous exagérez toujours.

Mme des Ormes questionna Christine, malgré l'humeur visible de Mina, dont M. des Ormes examinait la physionomie fausse et méchante.

Mme des Ormes finit par douter de la culpabilité de Christine, qu'elle remit à Mina pour la faire coucher, en lui recommandant de ne pas la gronder. Quand M. des Ormes se trouva seul avec sa femme, il lui dit avec émotion :

« Vous êtes sévère pour cette pauvre enfant; vous croyez trop aux accusations de cette bonne, qui se plaint pour un rien.

MME DES ORMES. Vous appelez la désobéissance un rien?

M. DES ORMES. A savoir si elle a désobéi.

MME DES ORMES. Comment, si elle a désobéi? Puisque Mina le dit!

M. DES ORMES. Mina ne m'inspire aucune confiance; j'en ai surprise déjà plus d'une fois à mentir; et, de plus, je crois qu'elle déteste cette petite.

MME DES ORMES. Ce n'est pas étonnant! Avec elle, Christine est toujours désagréable et maussade.

M. DES ORMES. Ce qui prouve que Mina s'y prend mal. Mais.... vous êtes trop sévère avec Christine, parce que vous ne surveillez pas assez ce qui se passe, et que vous ajoutez foi aux plaintes de la bonne. Christine a une peur affreuse de cette Mina! De grâce, mettez-y plus de soin et de surveillance.

MME DES ORMES. Ah! je vous en prie, parlons d'autre chose. Ce sujet m'impatiente. »

M. des Ormes soupira, quitta le salon, et, curieux de voir ce que faisait Mina, il alla voir si Christine se consolait de sa triste fin de journée; il entra chez elle. Christine était dans son lit, et seule; elle pleurait tout bas. M. des Ormes s'approcha, se pencha vers le lit de sa fille.

« Où est ta bonne, Christine?

CHRISTINE. Elle est sortie, papa.

M. DES ORMES. Comment? Elle te laisse toute seule?

CHRISTINE. Oui, toujours, quand je suis couchée.

M. DES ORMES. Veux-tu que je l'appelle?

— Oh! non, non! Laissez-la, je vous en prie, papa, s'écria Christine avec effroi.

— Pourquoi as-tu peur d'elle? »

Christine ne répondit pas. Son père insista pour savoir la cause de sa frayeur; la petite finit par répondre bien bas :

« Je ne sais pas. »

Ne pouvant en obtenir autre chose, il quitta Christine, triste et préoccupé. Sa conscience lui reprochait son insouciance pour elle et le peu de soin qu'il prenait de son bien-être, sa femme ne s'en occupant pas du tout. Quand il rentra au salon, il trouva Mme des Ormes d'assez mauvaise humeur; il ne lui parla plus de Christine ni de Mina, mais il forma le projet de surveiller la bonne et de la faire partir à la première méchanceté ou calomnie dont elle se rendrait coupable.

COMTESSE DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

LE FIANCÉ D'UNE ÉTOILE.

Dalhuc ne fut pas peu surpris de voir sa femme montrer cet argent, c'était la première fois qu'elle s'en fût avisée; tout ce qu'elle recevait était toujours supposé avoir été dépensé d'avance; mais il avait été prévenu, et il apercevait en même temps le piège et la mauvaise foi.

Il ne prit point les sequins et resta tranquillement à sa place, observant Narilha, qui, en s'efforçant de pleurer, arrangeait de son mieux les fruits que le jardinier lui avait apportés.

« Vous ne vous couchez pas, mon ami, lui disait-elle, vous vous ferez mal.

— Non, répliqua-t-il, je n'ai pas besoin de repos.

— Mais, dans ce cas, reprit-elle, au lieu de rester ici, vous feriez mieux d'aller chercher dans quelque jardin de quoi nous assortir; j'attends une pratique qu'il est de notre intérêt de fournir de ce qu'il y a de mieux; elle m'a demandé le secret, et si vous faites ce que je vous dis, à votre retour vous saurez qui elle est.

— J'aime mieux l'apprendre d'elle-même et vous laisser votre secret.

— L'abominable homme! disait entre ses dents Narilha; il gâtera toute notre affaire; pourquoi n'avais-je laissé que six sequins dans ma poche? Si je lui en avais montré trente ou quarante, il aurait été moins dur. Puisque vous ne voulez pas sortir, continua-t-elle, je vais prendre moi-même un panier pour aller chercher des fruits.

— Non, je ne veux pas que vous sortiez; il faudra que vous m'aidiez à recevoir la compagnie qui doit venir tout à l'heure.

— Ah! se dit-elle, il veut attendre mon Arménien.... l'Arménien viendra, et je n'aurai pas eu le temps de le prévenir en secret sur tout ce qui est arrivé.... Mais j'ai dans l'idée que ces mains invisibles qui le servent si bien pourront, s'il le veut, nous débarrasser d'un importun qui veut faire échouer notre fortune.... Je suis d'une impatience.... Il ne tient à rien que je ne lui saute aux yeux.... que je.... »

La fureur de Narilha, longtemps contrariée, allait

enfin éclater, quand tout à coup on frappe à coups redoublés à la porte de la maison.

« Ciel ! dit-elle, voilà l'Arménien qui arrive ! »

Elle se précipite aussitôt pour aller au-devant de lui ; mais Dalhuc a pris les devants et ouvre lui-même.

XIII

C'était, en effet, un homme en robe qui frappait ; mais cette robe était celle du cadi qui avait passé le contrat de fiançailles du neveu de Cassanak avec la fille du barbier ; il n'était pas seul ; l'oncle Cassanak l'accompagnait, tenant un paquet sous son bras, et avec eux étaient des gens de justice.

« Qu'est-ce, Dalhuc ? dit le cadi en entrant ; on m'a dit que vous voulez répudier votre femme ? Je viens en savoir les motifs, et mettre l'acte en règle, si je les juge raisonnables.

— Seigneur, répondit Dalhuc, j'ai épousé cette femme pour prendre soin de ma maison et m'aider dans mon commerce. A peine arrivée chez moi, elle y a répandu le désordre en suscitant des tracasseries à mon fils ; elle l'a forcé d'aller, sans argent et presque sans vêtements, chercher ailleurs un refuge. J'avais monté un commerce de fruits qui promettait d'heureux succès ; non contente de s'en réserver les profits, elle a, par son extravagance, éloigné de chez moi tous ceux à qui j'en fournissais, pour leur préférer un homme tombé des nues....

— Vraiment oui, s'écria Nariha, tombé des nues ! il est bien fait pour y remonter et vous traiter comme un méchant homme et un insolent que vous êtes ; et, puisqu'on me force de tout dire, je le prierai de se charger de ma vengeance ; il ne me refusera pas, et fera connaître à tout le monde qui il est et qui je suis.

— Vous l'entendez, seigneur ? dit Dalhuc.

— Oui, répondit le cadi ; elle outrage indignement son mari, et elle extravague. »

Et il verbalisait.

« Eh ! s'écria Nariha, les yeux enflammés de colère, c'est ainsi qu'on traite, sur la demande d'un imbécile, la fruitière générale des astres ! Ah ! vienne le pourvoyeur céleste ou seulement mon fils ! avec la protection de la puissante étoile du matin, ô je ferai rentrer dans le néant tous ceux qui ont osé me manquer de respect aujourd'hui.

— Vous l'entendez, seigneur, répondit Dalhuc.

— Hélas ! oui, je l'entends, répondit le cadi : elle est aussi folle que méchante ; faites ce que vous aviez résolu de faire, vous n'y êtes que trop autorisé. »

Et il verbalisait.

Alors Dalhuc prononça ces mots d'une voix ferme :

« Nariha ! femme qui te dis protégée par le pourvoyeur des astres et belle-mère de l'étoile du matin ! va. Je te répudie une fois, deux fois, trois fois.

— Je suis charmée d'être débarrassée de ce sot, dit-elle ; mais, un petit moment.... »

Pendant ce temps-là, on dressait l'acte ; Dalhuc le signe et le remet à la répudiée, après en avoir fait dresser un double ; la précaution avait été sage, car elle mit le papier en mille pièces.

« A présent, dit-elle, où est ma dot ? il me la faut. Ce sont deux cents sequins qu'il faut trouver, ou je demande qu'on m'adjuge le jardin arrosé de mes sueurs.

— A présent, dit Dalhuc, rendez-moi compte des

ventes que vous avez faites de mes fruits depuis trois jours à l'étranger ?

— Le voilà, le compte, » dit-elle en lui jetant au nez six sequins et quelque monnaie.

Cassanak prit alors la parole.

« Vous ne donnez pas le dixième de ce que vous avez reçu ; c'est moi qui ai fourni l'argent, il se monte à cent trente sequins ; l'Arménien de Bagdad, à qui je les ai prêtés, m'a donné en nantissement sa robe et son bonnet, que voici. »

Et il déplaça son paquet, qui n'était autre que la robe magique et le bonnet pointu.

A cette déclaration, Nariha fut interdite ; mais cette confusion fut à son comble quand elle vit paraître Badur ; il arriva exténué de fatigue ; il avait eu beau marcher au-devant de l'étoile pour lui épargner du chemin, elle n'était point descendue.

A ce récit, Nariha s'aperçoit qu'elle a été jouée, et se voit complètement démasquée : le cadi a fait compter soixante-dix sequins sur la table, et elle voit qu'elle ne retirera que cela pour sa dot avec les cent trente qu'elle avait soustraits.

« Au moins, dit-elle, on me permettra d'emporter mes effets ?

— Oui, lui répond le cadi ; un de mes employés va vous suivre avec Dalhuc et Cassanak. »

Quand Nariha s'aperçut qu'il lui était impossible d'enlever son trésor, elle imagina d'en priver Dalhuc ; elle ramasse ses effets, sans paraître jeter les yeux sur l'endroit où son or était caché.

« Seigneur, dit-elle au cadi, quand j'étais la femme de Dalhuc, je devais lui obéir ; mais à présent que je suis répudiée, je rentre dans mes droits. Il m'avait défendu de dire qu'il avait trouvé un trésor dans un vieux pot de fer qui existe encore dans l'endroit où il avait été enterré ; ce trésor appartient au calife, et ma conscience ne me permet pas de dissimuler le vol qu'on voulait lui faire ; ayez la bonté de me suivre, et vous pourrez le faire enlever.

— Ce trésor est connu du calife, répond le cadi, et il juge à propos que Dalhuc s'en empare comme d'un bien qui lui avait été volé. »

A cette réponse, Nariha, accablée de confusion, s'en alla avec son fils ; elle reprit son petit commerce de pommade, de rouge et de fard, espérant trouver encore des femmes assez peu sensées pour lui en acheter ; et l'on assure qu'elle ne manqua pas de pratiques. C.

VARIÉTÉS.

GEORGES D'AMBOISE

Georges d'Amboise (né près d'Amboise en 1460, mort en 1510), destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, et, par un abus qui n'était pas rare à cette époque, nommé évêque de Montauban dans sa quatorzième année, s'attacha au service du duc d'Orléans, qui le fit nommer archevêque de Rouen et en même temps gouverneur de Normandie.

Des dignités si éclatantes n'altérèrent en rien sa modestie, et il s'acquitta avec tant de zèle et de succès de sa double charge, que le duc d'Orléans, devenu roi sous le nom de Louis XII, le choisit pour son premier ministre.

Arrivé ainsi au faite de la puissance et des honneurs,

il fut créé cardinal; il continua d'être simple dans ses manières, désintéressé et généreux.

Digne ministre d'un excellent roi, dont il conserva la confiance jusqu'à sa mort, il aima également et son maître et la France, et fut également aimé de l'un et de l'autre.

Il n'augmenta jamais les impôts, malgré les guerres ruineuses qui remplirent le règne de Louis XII.

Il fit des règlements utiles, diminua les frais des

procès, en abrégé la durée, veilla constamment à la bonne administration de la justice, au soulagement du peuple, à la gloire de son roi.

Dans sa dernière maladie, songeant au néant de ces grandeurs humaines dont il avait atteint le comble, il disait à un frère infirmier qui le soignait :

« Frère Jean, que n'ai-je, moi aussi, été toute ma vie frère George! »
A. L.

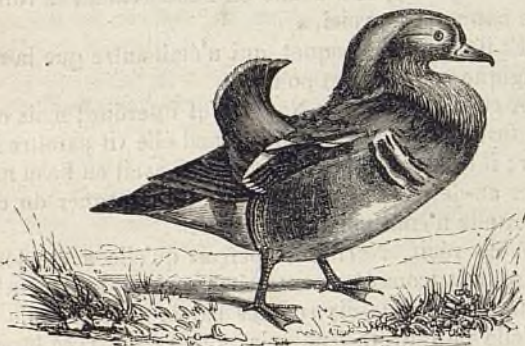


Fig. 1. Canard à éventail ou sarcelle de la Chine, au cinquième de la taille naturelle.



Fig. 2. Canard de la Caroline, au cinquième de la taille naturelle.

OISEAUX D'ORNEMENT NOUVELLEMENT ACCLIMATÉS.

Acclimater un végétal, un animal, c'est le transporter de son pays dans le nôtre et l'accoutumer à notre température. Cela n'est pas toujours facile, surtout quand le pays dont l'animal ou la plante est originaire est très-différent du nôtre.

Dans son *Traité d'acclimatation*, M. Geoffroy Saint-Hilaire a décrit avec beaucoup de soin les oiseaux étrangers qui peuvent être placés dans les volières et contribuer à l'ornement des jardins et des parcs, et il indique comme étant dès maintenant à l'état domestique, le canard à éventail de la Chine, le canard de la Caroline et la perruche ondulée.

Nous donnons ici la figure de ces trois volatiles.



Fig. 3. Perruche ondulée, aux deux tiers de la taille naturelle.

Le canard à éventail ou sarcelle de la Chine (fig. 1) a été introduit en Europe par un riche Hollandais, à la fin du dix-huitième siècle. Il y en a maintenant quelques-uns en Angleterre, en France, en Belgique, en Hollande, et notamment en Italie, chez le prince Demidoff; une paire de ces oiseaux se vend encore 200 fr.

Le canard de la Caroline (fig. 2) est en France beau-

coup moins rare que le précédent; on le voit au Muséum d'histoire naturelle.

La perruche ondulée ou zébrée de la Nouvelle-Hollande (fig. 3) est d'une élégance rare et présente une admirable richesse de coloris; son caractère est très-vif et très-enjoué. C'est un oiseau facile à nourrir et qui s'acclimate rapidement.

A. RÉMY.